

22EMES CONTROVERSES EUROPEENNES DE MARCIAC

Vendredi 29 et samedi 30 juillet 2016

Dans le cadre du festival Jazz In Marciac (Gers)

Avec quoi nous faut-il rompre pour réinventer l'avenir ?

Faut-il rompre avec l'élevage industriel ?

Avec Danielle Even, éleveuse et présidente de la Chambre d'agriculture des Côtes d'Armor, et Jocelyne Porcher, sociologue Inra, auteure de nombreux ouvrages "Vivre avec les animaux" et « Une vie de cochon » (Ed. La Découverte) et "Cochons d'or" (Quae).

Sujet polémique par excellence, la rupture avec l'élevage industriel cristallise les tensions entre deux conceptions du monde. Danielle Even, productrice de porcs dans les Côtes d'Armor et présidente de la Chambre d'agriculture du département, témoigne des évolutions en cours dans la production porcine classique. Jocelyne Porcher, ancienne éleveuse devenue sociologue (INRA), réclame une rupture radicale et un retour à l'élevage en lieu et place des productions animales actuelles.

Yann Kerveno, journaliste. Danielle Even, pouvez-vous nous raconter rapidement l'histoire de votre exploitation ?

Danielle Even. Je suis installée en production porcine avec mon mari et deux salariés. Nous avons un élevage de trois cents truies. Parler d'histoire familiale, c'est une chose à laquelle nous tenons particulièrement, parce que l'histoire de la famille, notamment celle de mon mari, explique aussi pourquoi nous faisons les choses. Mon mari est fils d'agriculteurs d'une petite commune des Côtes d'Armor. Il vient d'une famille de sept enfants, dont quatre souhaitaient être agriculteurs. Dans les années 80, pour avoir la possibilité de s'installer en agriculture, il y avait cette option de devenir éleveur de porcs. Ce qu'il a choisi de faire. Dans une exploitation somme toute classique, en Bretagne, avec très peu de terres. Mes beaux-parents avaient une petite exploitation laitière de trente hectares, qui a été reprise par mon jeune beau-frère. Avant je travaillais dans le social, mais il y a 15 ans maintenant, j'ai rejoint mon mari sur l'exploitation.

Y. Kerveno. Jocelyne Porcher, une question un peu personnelle également. Qu'est-ce qui vous a conduit à travailler sur ces thématiques, et notamment celle de la souffrance au travail dans les élevages ?

Jocelyne Porcher. En fait, j'ai été éleveuse de brebis, puis j'ai repris une formation agricole en Bretagne. J'ai été amenée à travailler en porcherie industrielle. Comme j'avais été éleveuse de brebis, dans ce que j'appelle l'élevage, je me suis trouvée plongée dans un système que j'appelle production animale - et non pas élevage, même pas élevage industriel-, dont le but est de produire de la matière animale. Et non pas d'élever les animaux. Voilà, le cœur de mon sujet est de différencier l'élevage et les productions animales. Et je pense que ce dont parle ma voisine relève de la production animale et non pas de l'élevage.

Y. Kerveno. On le voit vous parlez deux langues presque différentes. Nous allons donc essayer, sinon de vous faire vous rejoindre, au moins de pouvoir discuter. Danielle, quelle rupture peut-on opérer aujourd'hui dans la production porcine et pourquoi ?

Danielle Even. Les ruptures peuvent être de plusieurs ordres. J'ai essayé de poser les choses, mais plutôt que de parler de rupture, qui fait penser à cassure, je préfère parler d'enjeux. Les enjeux d'hier étaient de pouvoir apporter des produits en quantité avec une certaine qualité, à bas coûts en utilisant beaucoup d'intrants, que ce soit l'énergie, l'eau. Aujourd'hui et surtout pour demain, les enjeux sont ceux de la frugalité avec la nécessité de prendre en compte de nouveaux éléments de type climat, biodiversité, attente des consommateurs, raréfaction des ressources... Et du coup, la nécessité d'être plus autonome. Sur un élevage comme le mien, l'autonomie sera compliquée à obtenir ; il ne vous aura pas échappé que nous avons peu de terres. Nous essayons de l'atteindre par l'installation d'une unité de méthanisation, non pas pour produire de l'électricité, comme d'autres collègues peuvent le faire, mais pour produire l'énergie dont nous avons besoin.

Nous avons même poussé l'expérimentation un peu plus loin en mettant en place, à côté de ce méthaniseur, un traitement de nos effluents, ce qui nous permet au bout du bout de produire un sulfate d'ammonium, qui vient remplacer des engrais que nos collègues n'ont pas à acheter. Nous parvenons ainsi à être autonomes sur une petite partie de nos exploitations.

Il y a une chose à laquelle je crois beaucoup, c'est l'agriculture écologiquement intensive telle que présentée par Michel Griffon. C'est vers cela que nous devons tendre. Un élevage comme le mien - je me qualifie d'éleveuse et pas de productrice - repose sur des capitaux et des prises de risques personnels que nous assumons, mon mari et moi. C'est ce qui rend très complexe une rupture totale. En revanche, tendre vers autre chose, je crois que nous sommes déjà en chemin. C'est une première approche, il y en a d'autres...

Y. Kerveno. Nous y reviendrons en effet plus tard. Jocelyne, pour vous, y-a-t-il une rupture importante à faire...

Jocelyne Porcher. Oui, et on aurait dû la faire depuis longtemps. Les systèmes industriels sont archaïques aujourd'hui - ils ont été imaginés au milieu du 19^{ème} siècle, au moment de l'appropriation de la nature et des animaux par les industriels et le système capitaliste. Ce système-là repose sur l'idée de produire de la matière animale rentable, bref de rentabiliser nos relations de travail avec les animaux. Nous avons aujourd'hui atteint les limites de ce système.

Avec les animaux, les premières limites sont d'ordre moral. Nous le voyons... Dans le contexte actuel de relation aux animaux et de violence, ces systèmes deviennent insupportables, notamment pour les jeunes lorsqu'ils les découvrent. Mais il y a aussi des limites environnementales, alimentaires... Nous sommes à un moment où, plus que jamais, il faudrait se décider à rompre avec ces systèmes industriels, à inventer d'autres systèmes qui multiplient les élevages au lieu d'en réduire le nombre, parce que nous sommes encore dans une logique de concentration accélérée. Voilà, tout cela va en plus avec une continuité de la rupture entre les citoyens, les consommateurs et les éleveurs, les producteurs. Ces animaux enfermés sont invisibles. On ne peut pas rentrer dans ces systèmes, porcheries, production de volailles... Je suis allée en Bretagne, il y a peu. Je voulais visiter une maternité collective, cela n'a pas été possible. On peut rencontrer les gens, discuter, prendre un café mais si on demande à rentrer, on ne peut pas ! Le prétexte sanitaire est complètement bidon. On peut très bien passer au pédiluve ou prendre une douche si nécessaire. Si tout cela ne peut pas être vu, c'est qu'il y a un problème de légitimité. En plus de la culture du secret qui existe depuis les origines dans cette filière. Voilà, il y a une rupture du lien et je crois que si on ne rompt pas avec les systèmes industriels, c'est le lien avec les animaux que nous allons perdre.

Y. Kerveno. Danielle, si on ne rompt pas avec cette culture industrielle, on va perdre le lien avec les animaux...

Danielle Even. Je ne vis pas du tout cela dans mon élevage. Il y a quand même quelque chose de très vrai, dans ce que dit Jocelyne. Dans mon groupement, dont on parle régulièrement dans la presse, on a longtemps dit : « Bien faire et laisser dire. » Alors on a bien fait et on a laissé dire. Et je crois qu'une partie du mal vient de ce « laisser dire. » Récemment en Bretagne, nous nous sommes dit que l'on ne peut plus laisser dire. Il faut renouer la discussion avec les consommateurs, avec les citoyens - j'en suis un également - en ouvrant nos élevages, en montrant ce que l'on fait, avec quelques limites bien-sûr. À titre d'exemple, nous avons créé l'association « Agriculteurs de Bretagne », qui regroupe 86 organismes, allant des centres de formations aux coopératives, en passant par des particuliers, pour un total de 1000 adhérents. Quarante-vingt organismes différents pour essayer de faire de la communication autrement. Ce dont nous nous sommes rendu compte, sur la base de sondages, c'est qu'effectivement, très majoritairement, à 85 % je crois, les consommateurs font confiance aux agriculteurs. En revanche ce qu'ils demandent, c'est que les agriculteurs parlent. Et c'est vrai, à un moment donné, nous avons arrêté de parler.

Nous sommes multiplicateurs, nous vendons de futurs reproducteurs... Dans un élevage comme le mien, qui a un très haut statut sanitaire, j'ai fait venir des caméras, beaucoup de monde est entré : on prend un douche, ce n'est pas un problème. Je ne crois pas qu'il y ait dans les élevages de porcs, ou de volailles, l'idée de vouloir cacher. Bien au contraire. Mais c'est un défi, parce que la relation avec le consommateur passe d'abord par montrer ce que l'on fait, afin d'obtenir la reconnaissance du travail accompli, ce que nous n'avons pas beaucoup en ce moment.

Y. Kerveno. Sur le fond de l'intervention de Jocelyne, qui dépeint un système au bout du bout. Avez-vous cette impression ?

Danielle Even. Non, je ne pense pas que nous soyons dans un système au bout du bout. Par contre, un jeune a dit hier que dans le travail que nous réalisons aujourd'hui, il y a quelque chose à faire évoluer. Actuellement, nos productions sont standardisées, mais je suis persuadée que grâce au numérique nous pourrions avoir une production différente, beaucoup plus fine, un travail beaucoup plus individualisé. Certains de nos collègues travaillent déjà avec des puces qui permettent l'individualisation de l'alimentation, donc moins de rejets... Alors, il ne s'agit pas de changer nos outils. Un outil comme le mien, je ne peux pas le casser, et je vais avoir du mal à le transformer davantage encore. Par contre, je vais pouvoir intégrer, par ces différentes applications numériques, des manières de travailler beaucoup plus individualisées et qui permettront une autre relation à l'animal. Dans un élevage comme le nôtre, avec 300 truies, dans les semaines de mise bas, le travail est très individualisé. On sait quelle truie aura le plus de mal à mettre bas, laquelle on va devoir assister, avec laquelle on va éventuellement passer une partie de la nuit. Je ne vous raconte pas cela pour vous faire larmoyer, mais pour vous dire la réalité de notre métier. Je crois beaucoup au numérique pour avoir un autre type d'approche de l'élevage. Ce sera la même chose en élevage laitier, et je crois que le consommateur aussi demande cela. On va aller vers ça.

Y. Kerveno. Jocelyne, ne peut-on peut pas se satisfaire des évolutions que nous décrit Danielle ?

Jocelyne Porcher. Dans ce que vous décrivez, vous parlez d'une production avec des producteurs qui sont des truies, qui produisent des objets, les porcelets, qui seront aussi des outils de production – dans un système reproducteur. On pourrait enlever le mot cochon, ce serait pareil. Or le fait que ce soit des animaux dont il est question, ça change tout. Les animaux ne sont pas des boulons, ce ne sont pas des voitures, ce sont des êtres avec qui nous sommes en relation, qui ont une existence, une subjectivité, avec qui les relations en élevage sont compliquées. Surtout en élevage, parce qu'au bout de l'élevage, il y a la mort des animaux. Et ce n'est pas si évident à penser ni pour les éleveurs, ni pour les citoyens, surtout aujourd'hui. C'est cela qu'il faut changer, ce système qui a été construit au 19^{ème} siècle pour transformer la relation de travail aux animaux en un système de production de matière animale. Or, la relation de travail avec les animaux est d'abord fondée sur des rationalités relationnelles. Nous vivons ensemble. C'est le cas dans les processus de domestication avec les vaches, avec les cochons ou avec n'importe quelles bestioles, parce qu'on a envie de vivre avec elles plutôt que sans elles. Ce sont les conditions de notre vie avec les animaux qu'il faut revisiter. Il faut changer ce système qui est profondément inscrit dans le capitalisme, dont le but est de faire des profits. Un profit qui n'est pas généré au niveau du producteur mais de la toute la filière, de la génétique, de l'alimentation du bétail, des bâtiments, etc. On ne peut pas penser l'avenir de ces productions si on ne se rend pas compte dans quel fil historique elles se trouvent et pourquoi.

Par exemple, aujourd'hui, on se retrouve avec des jeunes qui ne veulent plus manger de viande, qui ne comprennent plus tout ce bazar avec les animaux, qui n'a pas de sens. Il faut revenir aux fondamentaux de notre relation aux animaux qui sont de vivre et de travailler ensemble. Dans la production porcine, que je connais plus particulièrement, reste beaucoup de questions : celle des conditions de vie des animaux, celle de la relation à l'environnement, et celle des races également fondamentale. Je pense qu'en production porcine, il faudrait aussi se soucier de rompre avec ce système, parce qu'on est en pleine déperdition de la diversité biologique des cochons.

Y. Kerveno. Entendez-vous Danielle quand elle nous dit qu'il y a quand même une relation avec les animaux ? Alors est-ce le système, l'autour de l'éleveur qu'il faut changer ?

Jocelyne Porcher. Il y a relation personnelle et relation personnelle. J'ai une relation personnelle avec mon ordinateur aussi... Je vois bien ce qu'est un élevage de reproduction. On est effectivement plus proche des animaux que dans un autre système de production de porcs charcutiers. Ça n'empêche... Danielle, je ne sais pas quel est votre taux de renouvellement des animaux ? Mais l'espérance de vie de vos animaux est certainement la même qu'ailleurs, les conditions de vie y sont identiques, les animaux sont enfermés. C'est un système industriel dont la seule raison à cette relation est de faire du fric avec ces animaux. Le jour où la truie n'est plus assez productive, elle part à l'abattoir.

Y. Kerveno. Danielle, vous faites du fric alors ?

Jocelyne Porcher. Non, ce n'est pas au niveau du producteur que va l'argent.

Danielle Even. Il ne vous aura pas échappé que pour faire de l'argent, ce n'est pas agriculteur qu'il faut être, pas producteur de porc ou de lait ou de quoi de soit... Notre élevage n'est pas atypique, mon mari et moi ne sommes pas atypiques. Nous avons des salariés, une jeune de 23 ans et une autre de 30 ans, non issues du milieu agricole, qui aiment leur travail. Nous leur demandons, et nous nous demandons, d'être le plus proches possible de nos animaux parce que ça ne peut marcher que comme cela. Je ne me considère pas, et je pense pouvoir parler au nom de beaucoup de mes collègues, comme industriel. Alors, oui, j'ai vu des élevages industriels. Je suis allée aux USA, j'ai vu des élevages laitiers industriels, le jour où la vache devait vèler, elle vèlait, que ça lui plaise ou pas. Pour ma part, je suis aujourd'hui dans un système qui a déjà largement évolué et qui va encore beaucoup évoluer. Nous aimerions bien pouvoir simplement vivre correctement de notre métier. Il y a quinze jours notre comptable nous a rendu notre bilan. Cette année, nous sommes parvenus à couvrir nos charges. Ce n'est pas mon groupement qui s'est enrichi, du moins dans ce que je peux voir.

Pour le futur... A partir du moment où on aura compris que beaucoup de choses interagissent, que si on avait une autre relation avec le consommateur, dont une proximité à réinventer, alors peut-être pourrait-on discuter des conditions d'élevage, mais aussi des actes d'achats qui pourraient nous permettre de vivre correctement de nos métiers. Stéphane le Foll va faire adopter un décret concernant l'étiquetage de l'origine des produits, par exemple. Cela va nous permettre de nouer une autre relation avec le consommateur puis, peut-être, de reparler des actes de production et des manières d'élever pour pouvoir obtenir des produits toujours en quantité et de qualité. Je ne suis pas là pour faire larmoyer, je ne peux parler que de ce que je connais. La relation avec les animaux est très forte dans des élevages et pas que dans le mien. Ma voisine, qui est naisseur-engraisseur, passe dans les semaines de mise bas beaucoup de temps auprès de ses truies. C'est quelque chose de très personnel. Moi, quand une truie part, j'ai du mal à le faire. Mais il y a un cycle de vie, et à un moment donné quelque chose qui s'appelle la mort. On travaille avec ça, c'est le quotidien des tous les éleveurs depuis toujours.

Jocelyne Porcher. Je connais très bien la production porcine, donc je vois très bien quelle relation peut exister entre un travailleur et la truie au moment de la mise bas. C'est le cœur de l'élevage de donner naissance. La relation avec les animaux à l'intérieur du système, elle existe. Elle est même inévitable. J'ai fait des enquêtes auprès des travailleurs en production porcine et c'est là que j'ai travaillé sur la souffrance. Chez les personnes, il y a cet élan de protection, de soin, de gentillesse, qui est empêché par le système. Dans les systèmes de production de porc charcutier, ce sont des truies hyper-sélectionnées, hyper-productives, avec 18 porcelets par portée, 31 porcelets par an, en moyenne. Cela veut dire que certaines truies en font plus. Dans ce système, il faut extraire les porcelets de la truie. C'est une matrice de production de porcelets. D'ailleurs le système ne produit pas des porcelets, il produit du porc.

J'ai bossé dans ces systèmes. Evidemment, on est face à une truie qui souffre au moment de la mise bas, on veut la protéger, on veut aider les choses, on est touché. C'est pour que ça que dans le système industriels les gens souffrent, ils absorbent la souffrance de la truie, sans oublier que les conditions générales de vie sont tristes dans les élevages.

Je travaille beaucoup avec de vrais éleveurs, qui ont une relation avec la nature, avec leurs animaux, avec leurs clients. Le but est de donner du bonheur aux animaux, de donner du plaisir aux consommateurs, bref d'être heureux. C'est ça le but de l'élevage. Partout où je vais, et je circule beaucoup, je rencontre des éleveurs heureux, que ce soit dans le Lubéron ou en Bretagne... Quand on est dans ces systèmes industriels, le mieux que l'on puisse faire, c'est de limiter la souffrance. J'ai rencontré une travailleuse en production porcine qui m'a dit « je voudrais partir, mais je reste parce que j'aime mieux que ce soit moi qui m'occupe des truies que certains de mes collègues qui sont des brutes. » La vie avec les animaux, ce n'est pas ça. On vit avec les animaux parce qu'ils augmentent nos vies, ils la potentialisent, ils nous donnent plus de poids dans l'existence alors que le système industriel casse cela. Il nous ramène à quelque chose de noir, de triste, de mortifère.

Y. Kerveno. Danielle ne semble pas malheureuse, bien que le métier ne doit pas être marrant tous les jours. Jocelyne, comprenez-vous que cela puisse être compliqué de rompre avec le système ? C'est bien de vouloir rompre, mais comment fait-on dans la pratique, comment passe-t-on de l'élevage de Danielle à quelque chose de différent ?

Jocelyne Porcher. Je crois que ce sont des choix politiques. C'est le cas en production laitière. On est aujourd'hui face à une déroute de la production laitière alors que la décision a été prise bien en amont de supprimer les quotas laitiers. Les politiques n'anticipent rien, ne voient rien venir. Ni la réduction de la consommation de viande qui a l'air d'étonner, alors qu'elle est prévisible. Tous ces jeunes, qui sont les consommateurs de demain, ne veulent plus de ce système industriel. Cela donne des extrémistes qui rejettent tout, notamment l'élevage qu'ils ne connaissent pas. Ils ne connaissent que le système industriel et ils pensent que c'est ça l'élevage. Alors, si on ne veut pas tout flinguer dans nos relations aux animaux, il serait plus que temps d'aider les producteurs qui le veulent à changer. Tant mieux et tant pis pour ceux qui sont contents de leur vie, qui continuent de s'imaginer qu'on va être compétitif ou qui croient qu'il faut continuer de travailler pour l'exportation comme le prétend l'IFIP¹... Dans une société juste et humaine, le but de l'élevage n'est pas d'exporter les cochons, mais de créer du lien, avec les hommes et avec les animaux, mais aussi du territoire et du paysage. Où sont-ils ces cochons, on ne les voit pas ? Les jeunes ne savent pas à quoi ça ressemble, ils ne les voient qu'à la télé...

Y. Kerveno. Cela dit, je vis dans les Pyrénées-Orientales, et un éleveur qui veut installer 100 cochons à l'engraissement, en bio, dehors, a fait deux villages. Dans les deux villages, il a été rejeté. Est-ce que les gens ont envie de voir les cochons ?

Jocelyne Porcher. C'est parce que les gens ne savent pas ce qu'est l'élevage de porcs. J'ai eu des demandes de soutien à des groupes de résistance à des installations d'élevage de cochons, mais ils ne savent pas ce que c'est ! Les gens ne font pas la différence entre un système industriel et un système où les cochons sont dehors. La rupture existe : il faut qu'il y ait une volonté politique et une alternative proposée aux éleveurs. Au lieu de continuer l'agrandissement, et l'élimination des producteurs, parce que c'est bien une véritable élimination qui se produit.

Quand j'ai commencé à travailler les élevages avaient 60 truies ; à 300 c'était le grand machin. Aujourd'hui, 300 truies reproducteurs ça va, 300 truies en porc charcutier c'est limite ; la viabilité est à six cents truies. Demain, ça sera 1 000. Pour aller jusqu'où ?

Y. Kerveno. Danielle, parmi vos collègues, vos voisins, y-a-t-il ces discussions sur le système ?

Danielle Even. Aujourd'hui, il y a des débats partout. Je rejoins Jocelyne sur une chose. La production porcine a, c'est vrai, un déficit d'image, un déficit de connaissance quant à ce qu'il se passe dans les élevages. On s'emploie à rectifier ça. Dans ma commune, nous sommes trois producteurs de porcs, moi en reproduction, une collègue en naissance-engraissement et un collègue qui a, dernièrement, réorienté son exploitation vers le circuit court. Les évolutions sont en place, elles répondent à une demande des consommateurs, à une demande des transformateurs qui veulent avoir d'autres types de cochon. Les débats ont lieu, mais il ne faut pas qu'on se trompe de débat. La viande et le fait d'en manger fait partie de notre quotidien. Nous, éleveurs, devons pouvoir offrir ces produits-là issus de systèmes qui correspondent aux besoins des consommateurs. C'est bien que les choses évoluent parce que les consommateurs, dont je suis, aspirent à autre chose. Et nous serons prêts. Nous pourrions réorienter les productions et l'élevage.

On peut avoir un débat sur l'export, il a lieu dans ma coopérative. On mentionnait hier que les besoins de la Chine ont créé un appel d'air qui a fait un sacré plus dans nos trésoreries. Si demain la Chine referme son marché, on ne fermera pas les élevages. On ne l'a pas fait quand les Russes ont fermé le leur. On a essayé de faire front. Les donneurs d'ordre, les demandes des consommateurs dicteront ce qui se fera demain. Je doute que tous les jeunes arrêtent de manger de la viande. J'ai deux enfants, ils mangent de la viande et nous continuerons à en manger.

Y. Kerveno. Merci Danielle, merci Jocelyne. Si je résume de façon très lapidaire, il doit y avoir une rupture. Elle sera *divisée* par le consommateur pour Danielle et par le politique pour Jocelyne.

¹ Institut du porc

Les Controverses européennes de Marciac sont organisées par la Mission Agrobiosciences
et la Communauté de Communes Bastides et Vallons du Gers
Avec le soutien du ministère de l'Agriculture, du Conseil départemental du Gers et de la
Région Occitanie.
En partenariat avec Jazz In Marciac, la FN Cuma, La Ruche Qui Dit Oui et
Science Animation.



Document réalisé par la Mission Agrobiosciences (MAA-INRA). (novembre 2016)
www.agrobiosciences.org
<http://controverses-de-marciac.eu/>